Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère

Herausgeber: Association des musiciens suisses

Band: 4 (1910-1911)

Heft: 17

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Voici le texte de la plaque commémorative qui sera posée sur la maison des Planches (Montreux) où M. Lussy passa les dernières années de sa vie :

MATHIS LUSSY, de Stans,
né le 8 avril 1828,
le Théoricien du RYTHME et
de l'EXPRESSION MUSICALE
est mort dans cette maison
le 21 janvier 1910.

Quant à l'Assemblée générale du 20 mai, à 9 h. du matin, elle a l'ordre du jour suivant :

1. Lecture du procès-verbal de la dernière assemblée.
2. Rapport du Comité.
3. Rapport de M. le Prof. Dr K. Nef sur la « Bibliothèque suisse de musique ».
4. Proposition de M. Ernst Isler.
5. Divers.

Nous rappelons encore que le *Programme officiel* unique de la *XIIe Fête de l'A. M. S.* est publié par la « Vie musicale » et sera mis en vente à Vevey avec le présent numéro. Il forme, avec la «Vie musicale», une brochure de 104 pages, illustrée de plus de *40 portraits et autographes*. Nos abonnés pourront recevoir ce programme, pour autant qu'il nous en restera des exemplaires, en envoyant 1 fr. en timbres-poste à la Direction de la « Vie musicale », *Morges* près Lausanne.

La musique à l'Etranger

CORRESPONDANTS PRINCIPAUX :

Allemagne : M. *Marcel Montandon*, — Munich.
Angleterre : M. *Lawrence Haward*, — Londres.
Autriche : M. *le Dr H.-R. Fleischmann*, — Vienne.
Belgique : Mlle *May de Rüdder*, — Bruxelles.
Italie : M. *le comte Franchi-Verney della Valetta*, — Rome.
etc., etc.

ALLEMAGNE

Ce jour même, 28 avril, paraît enfin l'édition publique de l'autobiographie de Wagner, et c'est naturellement la maison F. Bruckmann, de Munich, qui a l'honneur de lancer les deux beaux volumes de *Mein Leben* ; près de 900 pages, imprimées en caractères aussi denses que clairs d'ailleurs. L'œuvre mystérieuse, écrite par Mme Cosima sous la dictée directe de Wagner, de 1866 à 1873, a été déjà largement dépouillée par les biographes ; mais la discrétion que le Maître avait attendue de ses amis, n'a réellement été trahie par personne, et c'est bien la première fois que

l'on lira le récit intégral, avec les dates et les noms à l'appui, des hauts et des bas perpétuels, des efforts et des défaillances, des embûches et des victoires qui ont marqué la vie de ce plus romantique des génies. Et cependant non ! Même après trente ans, l'intégrité du texte de Wagner n'a pas été respectée, et sous des prétextes timorés, nous sommes prévenus que certains passages ont été « légèrement » corrigés : cela signifie des noms biffés, des opinions atténuées... Et cependant encore, cette biographie ne va que jusqu'à l'année 1864 ; elle s'arrête au jour (5 mai) où le secrétaire particulier de Louis II, M. Pfistermeister, vient chercher Wagner à Stuttgart pour l'amener à Munich. Quels sont donc les Beckmesser que l'on a encore à ménager aujourd'hui, pour avoir entravé l'essor de Wagner jusqu'à l'âge de 51 ans ? Et ce n'est pourtant pas que l'auteur ait dérogé à la « simple véracité » qu'il s'est imposée ; son récit est aussi « dénué d'ornements » qu'il l'annonce ; et si l'on ne peut que se réjouir d'y retrouver quelque trace de ses emportements, quelque chose comme la chaleur vivante de sa personnalité, il faut admirer en même temps son souci continuel et sincère d'impartialité. Ce n'est pas avec complaisance non plus, qu'il raconte ses années de mauvais écolier et son peu de goût à étudier la musique, à faire quoi que ce fût avec méthode ; encore que l'on sente combien l'homme mûr se rendait compte du démon intérieur qui cherchait déjà à se dépenser dans ces désordres de jeunesse. Et n'est-il pas curieux de le voir se rendre justice, en 1845, qu'il « n'était pas possible d'instrumenter avec plus de modération » qu'il ne l'avait fait dans *Tannhæuser* ? Les Parisiens liront cela avec plaisir. Tout le livre se lit d'ailleurs avec un intérêt soutenu : le roman de la vie et la prise de conscience de soi de l'artiste sont également passionnants. Il serait à souhaiter qne la traduction française (je n'en ouïs encore rien, mais elle ne tardera pas) conservât le format et l'aspect de l'édition allemande, — ces éditions allemandes, cossues, auxquelles on s'habitue si bien, et dont, pour ma part, je suis arrivé à préférer hautement le cachet personnel et artistique à notre égalitaire bouquin à 3 fr. 50.

Un détail inédit encore sur Wagner : une lettre que publie *Die Musik* (avril II) nous le montre préoccupé d'écrire une biographie de Beethoven, « l'œuvre la plus riche et la plus complète qu'il sera possible d'écrire sur Beethoven ». Mais Wagner était jeune encore, et ne trouva pas d'éditeur.

L'Exposition théâtrale ouverte ces jours à **Stuttgart** fournit aussi quelques appoints à la biographie du maître de Bayreuth. L'Intendance exhibe quelques pièces de ses archives, dont les éditeurs de l'autobiographie lui auraient probablement épargné l'affront : en août 1844 « livret et partition de l'opéra *Rienzi* renvoyé à Dresde, parce que les conditions étaient de 25 louis d'or d'honoraires et la moitié de la recette brute de la 6me représentation qui devait être annoncée au bénéfice de l'auteur » ; en 1864 et en 1865, deux quittances de 500 florins chacune pour les « droits d'exécution » de *Lohengrin* et du *Hollandais*. Ce n'est qu'en 1874 que Wagner songea à réclamer des tantièmes sur ses premières œuvres, avant de céder les dernières ; mais l'Intendance de Stuttgart fit longtemps la sourde oreille.

Que dirait Wahnfried aujourd'hui si l'on n'acquittait pas les tantièmes ponctuels des dix œuvres jouées dans le monde entier !... Aussi ne peut-on que rire du sérieux avec lequel les notes officieuses font remarquer au bon public que les héritiers de Wagner se dévoueront avec le même zèle que par le passé à l'œuvre de Bayreuth, « parce qu'ils n'en ont jamais tiré aucun profit ». La belle affaire ! Wahnfried n'encaisse rien sur les représentations de Bayreuth et le bénéfice (quand il y en a, car, c'est curieux, on prétend toujours qu'il n'y en a pas) est versé au fonds Wagner. Je trouve le geste décent, voilà tout. Les tantièmes qui affluent de tous les autres théâtres suffiraient amplement à entretenir celui de Bayreuth, même si celui-ci ne faisait pas ses frais ; et la preuve, c'est qu'ils suffisent à faire passer, par-ci, par-là, de plus en plus rarement, Dieu merci, le « prenez mon ours » du petit Siegfried.

Les fêtes musicales que **Munich** offrira cet été de nouveau à ses hôtes étrangers, comporteront, dans l'intervalle des représentations de Mozart et Wagner, les concerts de M. Ferd. Lœwe à la Tonhalle (la Symphonie et le poème symphonique, avec festival Liszt) et au Théâtre des Artistes de l'Exposition un cycle, cette fois, d'opérettes et d'opéras-bouffes : la *Belle Hélène*, *Orphée aux enfers* de J. Offenbach, *Thermidor* de l'anglais Digby La Touche, *Cherchez la femme* de Ralph Benatzky, ces deux dernières œuvres en « Uraufführungen ». Le projet n'atteint pas au niveau des représentations auxquelles le Théâtre des Artistes nous avait accoutumés ces trois dernières années. Néanmoins les noms de MM. Oscar Graf, Olav Gulbranson, E. Stern, pour les décors, de M. von Zemlinsky à l'orchestre et de Max Reinhardt pour la régie, assurent une mise en œuvre des plus artistiques.

A **Mannheim**, M. A. Bodanzky avait mis toutes ses complaisances à organiser une soirée française. Je ne pourrais guère, sur la symphonie de Franck et le fastidieux *Apprenti sorcier* que transcrire, pour y souscrire, l'opinion du Dr Hœnn, dans les *Signale ;* mais je m'en voudrais de contrister nos lecteurs français. Et j'en dirai autant du jugement que porte le précieux compositeur, Dr Roderich von Mojsisovics (*Neue Musikzeitung*) sur *Iberia* et la *Damoiselle élue* de Debussy à **Leipzig**. — Pour la première fois paraissent en Allemagne les lieder de M. Joseph Marx, grâce à Mlle Marx (homonymie ou parenté?...)à **Leipzig** et à Mme Mysz-Gmeiner à **Berlin** ; on en fait un nouveau Hugo Wolf et c'est le Schuberthaus de Vienne qui l'édite ; son inspiration et sa manière semblent encore osciller de la simplicité presque populaire à la « simplification » debussyste.

M. Oscar Fried et son orchestre Blüthner à **Berlin**, comme M. de Schuch et la chapelle royale à **Dresde** se sont donné beaucoup de peine pour la *IIIe Symphonie* de M. Paul de Klenau; sa Ire avait pu sembler une promesse; après cette IIIe il n'y a rien de plus à attendre. — Curieuse reprise du *Requiem* de Gossec par la Société de musique ancienne néerlandaise ; originalité des détails, mais monotonie générale; exécution un peu hâtive. — Les noms roumains deviennent plus fréquents : après MM. Enesco, Golestan, Mlle Della Vrancea, voici le violoniste Socrate Barozzi : beau son étoffé, grâce prenante du phrasé, virtuosité élégante. — Au 7e concert de la Société des Amis de la musique, M. Iwan Frœbe dirigeait, avec la fermeté et la clarté qui lui ont rapidement fait un nom, la *IIe Symphonie* de M. M. von Oberleithner, un élève de Bruckner qui s'est bien assimilé l'enseignement et l'exemple du Maître. — Saviez-vous qu'à Berlin existait une *Société de Musique hébraïque ?* mais elle faillit à son titre, car elle se contente, paraît-il, d'exécuter de la musique d'auteurs juifs ; elle a encore du pain sur la planche. Au Xe concert de la Chapelle royale, à l'Opéra, la IXe sous Richard Strauss. M. Strauss prend aussi ses petites libertés dans l'interprétation de Beethoven ; il mène le schergo plus lentement et l'andante plus vite que Weingartner, qui suit davantage la tradition de Wagner ; il n'hésite pas plus qu'eux devant quelques retouches instrumentales ; personne ne les lui marchande ; il ne s'appelle pas Gustave Mahler.

Ah ! La santé de Mahler ! c'est le gros point noir de notre ciel musical. Espérons en la science des médecins français. Ceux qui l'aiment, le soutiennent certes de tous leurs vœux ; puissent-ils être efficaces ! Mais ceux qui l'ont bafoué ont plus d'intérêt encore à prier pour lui. Mahler mort, Dieu nous en garde, nous entendrons chanter quelques captieuses palinodies, parisiennes et autres.

MARCEL MONTANDON.

ANGLETERRE

Ma chronique mensuelle sera très brève car les concerts ont été exceptionnellement peu nombreux cette saison. Il est infiniment dommage que chacun tienne à se faire entendre après l'ouverture de l'Opéra entre avril et juin. Quand quatre ou cinq concerts de même valeur ont lieu le même soir, les artistes risquent fort de jouer devant des salles à moitié vides ; le public, tout patient qu'il est, commence à désespérer d'un tel embarras de choix, et même les critiques ont le droit de soupirer en voyant empilés sur leur table de travail les billets de 70 concerts qu'il faudra entendre en une semaine.

Cependant, un concert de musique moderne anglaise, très intéressant, a eu lieu avant Pâques dans le Queen's Hall, où Miss Ethel Smyth dirigeait elle-même plusieurs de ses compositions. Miss Smyth est connue déjà ailleurs qu'en Angleterre par des opéras : *Fantasio*, joué à Vienne en 1898, *Der Wald*, à Dresde en 1901, *Les Naufrageurs* ou *Strandrecht*, suivant la version allemande, à Leipzig en 1906. *Fantasio* n'obtint aucun succès, mais les deux autres frappèrent les musiciens par la beauté des scènes lyriques où une riche orchestration s'unit à des mélodies fraîches et originales. Dans *Les Naufrageurs* surtout, Miss Smyth traite le sujet avec un sens psychologique très vrai, et montre en même temps qu'elle a en elle une source vive de poésie lyrique. L'idée principale de cette pièce, la lutte puissante et sauvage de la mer contre ceux qui vivent par elle, font valoir cette poésie si marquée en dépit de l'extérieur vigoureux de son style.

Deux mélodies pour une voix et orchestre, *Chrysilla* et *La Danse*, ont ces mêmes qualités et, chantées par Mme Blanche Marchesi, ont charmé ses auditeurs. Le prologue de *la Forêt* et trois extraits des *Naufrageurs* complétaient la partie du programme intéressante pour les musiciens ; le reste était d'allure trop politique. Avec un tempérament énergique comme le sien, il n'était guère possible que Miss Smyth n'épousât pas la cause des femmes politiques ; mais il est regrettable qu'elle laisse ces deux intérêts empiéter l'un sur l'autre. Une banale *Marche des femmes* et un chœur appelé *1910* (ou les voix répètent avec une insistance soi-disant humoristique les clichés chers aux féministes) exécutés ce même soir, n'auraient pas dû figurer au programme d'un concert sérieux.

Un autre musicien anglais, M. Cyril Scott, a donné un concert de ses œuvres. Jusqu'ici ce jeune compositeur s'en est beaucoup trop tenu à ses théories, à mon avis, et, plus il s'éloigne d'elles, mieux il écrit. Quant il se dit qu'il faut qu'une pièce de musique se déroule sans cadences du commencement à la fin, ou qu'il faut écrire une séquence de telle ou telle gamme, il perd sa fraîcheur naturelle et devient ennuyeux. Dans ses mélodies, cependant, et dans plusieurs œuvres de musique de chambre il écrit adroitement et trouve de jolis effets d'atmosphère en suivant les chemins frayés par Debussy.

Cortot et Thibaud ont donné deux concerts, dont le premier avait un intérêt tout spécial à cause du *Concert* de Chausson pour piano, violon et violoncelle que personne n'avait joué ici depuis longtemps. En dépit de l'influence de César Franck sur son élève, l'œuvre est personnelle et riche en idées ; rendue avec beaucoup de sympathie par MM. Cortot, Thibaud et Mangeot, l'autre soir, elle a laissé une profonde impression.

Pendant que vous vous préparez à fêter la musique suisse à Vevey, nous songeons à une sorte de manifestation musicale anglaise, à l'occasion de la 4me réunion de l'Association internationale de musique, à Londres. Quoique les programmes et les conférences ne soient pas limités à la musique anglaise, on a décidé d'y donner, autant que possible, des exemples intéressants de notre musique de toutes les périodes.

LAWRENCE HAWARD.

AUTRICHE

Lettre de Vienne.

Le compositeur le plus moderne que nous entendons actuellement le plus souvent dans les concerts, à Vienne, a atteint l'âge respectable de... 226 ans et n'est autre que Jean-Sébastien Bach, dont l'œuvre, débarrassée des poussières accumulées sur elle par le temps, semble vibrer aujourd'hui d'une vie nouvelle et bien réellement vivante. Je me rappelle avec joie les soirées au cours desquelles, au début de la saison, le « Singverein » nous donna le « dramma per musica » intitulé *Phœbus et Pan ;* ou encore ces nombreuses cantates rarement entendues et qui nous saisissent plus puissamment que tant de nouveautés proprement dites ; et voilà même que les œuvres du maître qui, pour des raisons techniques, nous seraient difficilement accessibles, sont magistralement transcrites pour le piano par notre Auguste Stradal et mises directement à notre portée ! Le même soir que la « Société de Chant sacré » dans la Cathédrale de St-Pierre, à Genève, notre « Société des Amis de la musique » nous faisait entendre la *Passion selon St-Matthieu.* Exécution d'une splendeur merveilleuse, sans hâte et sans fièvre, sereine et prenante, parce que puissamment expressive. Nulle fatigue en dépit des trois heures et demie que dure l'œuvre colossale. Nous ne nous lasserons pas de l'entendre année après année et, comme nous l'avons été, nous serons toujours surpris par la beauté sonore des deux orchestres et des chœurs au-dessus desquels s'élève, comme porté par des anges aux ailes largement éployées, le « cantus firmus » des voix d'enfants : « O Lamm Gottes... » Au premier rang des solistes, Joh. Messchaert, que nous entendons maintenant à Vienne dans toutes les exécutions d'œuvres de Bach et qui interprète le rôle du Christ d'une manière absolument idéale. Les parties de ténor et de soprano étaient confiées à Mme et à M. F. Senius-Erler, celle d'alto à Mlle Emmy Leisner. A l'orgue : M. le prof. Rod. Dittrich, le distingué organiste de la Cour.

Quelques jours auparavant seulement, nous avions entendu une autre œuvre de musique religieuse, le *Christus* de Fr. Liszt, exécuté par l'association chorale des « Dreizehnlinden », sous le haut protectorat de l'archiduchesse Maria-Annunziata. Quelles que soient les beautés incontestables de l'œuvre, nous n'éprouvons guère pour elle de réelle sympathie. Et bien qu'une comparaison entre les deux œuvres ne se justifie nullement, nous nous rappelions à l'audition du *Stabat Mater* la merveilleuse interprétation musicale de ce même texte par G.-B. Pergolese dont nous avions entendu la musique l'an dernier lors des fêtes du 200me anniversaire de sa naissance.

C'est le « Konzertverein » de Vienne qui semble avoir clôturé définitivement la belle série des concerts symphoniques de la saison. A son dernier concert : une *Symphonie* en *ut mineur*, très rarement exécutée et que J. Haydn composa pour ses concerts à Londres, en 1791 (à signaler un exquis solo de violoncelle, dans le trio du Menuet) ; le *Don Quichotte* de Rich. Strauss dont les bizarreries inhérentes au sujet ne trompent plus aucun musicien sur les beautés éminentes de l'œuvre ; enfin la *Pastorale* dont les arômes printaniers semblaient vouloir nous faire passer insensiblement des jouissances d'art aux sensations délicieuses qu'éveille la nature partout renaissante.

Parmi les derniers concerts de virtuoses de la saison, je voudrais me borner à mentionner le récital de piano de M. Paul Weingarten. Ce jeune artiste vient de prendre son doctorat en sciences musicales à l'Université de Vienne, et sa renommée de pianiste s'étend déjà à l'étranger, grâce à de nombreux concerts en Allemagne et en Italie. Son programme allait de J.-S. Bach à Claude Debussy et à Emile Sauer dont il peut se vanter à bon droit d'être le meilleur élève. Il y avait

bien là de quoi mettre ses facultés admirables en pleine lumière, et nous lui sommes particulièrement reconnaissant de son exécution du *III*me *concerto brandebourgeois* de Bach (dans la transcription à lui dédiée par Auguste Stradal), comme aussi de l'interprétation des *Préludes* et du *Children's Corner* de Debussy qui semblent lui tenir très à cœur.

Des concerts passons enfin au théâtre, où nous devons avant tout une mention aux... Marionnettes des Artistes munichois qui, sous la direction de M. Paul Branns, donnèrent une série de représentations d'opéras comiques de la période classique en « miniature ». C'étaient *Bastien et Bastienne* de Mozart, le *Cadi dupé* de Gluck, la *Serva padrona* de Pergolèse. On ne peut que souhaiter qu'une entreprise aussi artistique répande aussi dans d'autres pays ces joyaux de la littérature musicale scénique.

Il ne vaut guère la peine de parler de notre Opéra impérial et royal. M. Félix von Weingartner, qui avait succédé à Gust. Mahler, a déjà pris congé et remis honneurs et fonctions à son successeur, M. Gregor, l'ancien directeur de l'Opéra comique de Berlin. Sans culture musicale aucune, M. Gregor n'a trouvé moyen jusqu'à présent que de faire naître des conflits nouveaux et de hâter la décadence de notre Opéra. Les meilleurs chanteurs nous ont abandonnés, d'anciennes et chères habitudes sont renversées par des ordres draconiens, et il ne reste après tout cela que le vide absolu. — Vrai, notre nouveau directeur ne s'est encore signalé par aucun acte positif!

Dr H.-R. Fleischmann.

BELGIQUE

Nous sommes, à **Bruxelles,** en plein festival Wagner; si cela ne dure pas encore un mois entier comme à Bayreuth ou Munich, nous dépassons toujours la semaine et l'enthousiasme est extraordinaire. Tous les musiciens et artistes ès autres branches, des masses d'étrangers aussi, emplissent le théâtre d'une foule compacte et les fauteuils à 25 fr. ont été enlevés à peu près aussi vite que les places modestes du « paradis » pour lesquelles on fit la file au bureau de locations pendant 6 et 8 heures! Personne heureusement ne regrette sa peine ni son argent. Les interprétations sont de tout premier ordre; je ne parlerai pas ici de l'*Anneau du Nibelung* qui se poursuit encore, mais de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* qui ont paru renouvelés, vivifiés, à l'orchestre comme sur la scène. Otto Lohse comme « Theaterkapellmeister » est de première force, et ce qu'il obtient du bel orchestre de la Monnaie, cependant fatigué par une copieuse saison qui ne donne aucun jour de répit, est inespéré. Parmi les interprètes, citons: Maud Fay, *Elisabeth* et *Elsa;* Marg. Preuse-Matzenauer, *Vénus* et *Ortrude;* Hensel, *Lohengrin* (en remplacement du merveilleux de Bary, indisposé); Knote, *Tannhäuser ;* van Rooy, *Wolfram;* de Scheidt, *Telramund ;* Paul Bender, le *roi Henri,* etc.

Entre les représentations wagnériennes, on a donné avec de nouveaux décors qu'on dit superbes, l'*Orphée* de Gluck que nos artistes, au grand complet, iront prochainement jouer, ainsi que *Werther*, à Amsterdam, sous la direction de M. Sylvain Dupuis.

Le prestige des représentations du moment fait un peu délaisser le chemin du concert où il n'y eut en somme pas grand'chose. A Bruxelles, les séances de la « Libre-Esthétique » ont révélé quelques charmantes petites choses de l'école française (de Séverac, Roussel, Le Flem) au-dessus desquelles se placent bien haut les *Variations* sur un thème de Rameau, de Paul Dukas que Mlle Bl. Selva mit remarquablement en valeur.

A **Anvers,** il y eut un beau concert avec E. Ysaye et J. Thibaud qui ont joué ensemble le *Concerto* en *ré mineur* de Bach. C'est dans de telles pages que s'entend

la grande différence entre les deux virtuoses. Plus de son et de calme chez Thibaud, mais chez Ysaye quelle autre vibration, quelle profondeur et quelle noblesse! Avec le même cœur, il a dirigé la *Symphonie* en *ré* de Franck et des fragments de Wagner.

A **Tournai**, la Société de musique a donné à son festival annuel, la *Passion selon St Matthieu* de Bach que nous n'avions plus entendue en Belgique depuis quatre ans. Chœurs superbes de sonorité et de conviction, et parmi les solistes, que d'émotion nous donna Mlle Philippi qui reste inégalable dans cette musique! M. Plamondon fut un excellent Evangéliste ; le Christ de M. Reder et le soprano de Mme Mellot-Joubert, sans égaler les autres parties, furent bien ; la basse, insuffisante, n'est pas à citer. Malgré la belle exécution d'ensemble, je ressens fortement ce qu'une telle œuvre perd dans une transposition française, si habile soit-elle. Le choral notamment est Dieu sait combien plus pénétrant, « weihevoll » en allemand, les chœurs plus tranchants, plus expressifs, d'un rythme plus vigoureux, mais une exécution allemande n'est point facile à réaliser ici. La Société Bach de Bruxelles s'y emploie de son mieux, préparant pour la fin de mai un festival en deux journées, avec la *Messe en si mineur* et la *Johannes-Passion*.

Je ne veux pas terminer ma chronique sans dire un mot de la dernière matinée musicale à laquelle je fus conviée. Il s'agit du début très heureux d'une jeune cantatrice genevoise, Mlle Julia Demont (sœur de la violoniste Mme Chautems-Demont), qui a fait ses études à Bruxelles, chez l'excellent professeur Mlle Lefébure, et s'est perfectionnée pour le répertoire allemand chez Mlle Homburger, à St-Gall. Elle a vraiment fait honneur à ses professeurs et donné des preuves d'un talent sérieux de chanteuse et de musicienne. Son programme comprenait des airs difficiles de Bach, de Hændel, de maîtres italiens, plus toute une série de Lieder romantiques, tout cela dit avec style et d'une belle voix égale et sûre. Avec Mlle Homburger elle chanta superbement deux duos du *Stabat Mater* de Pergolèse ; les voix s'harmonisent à merveille ; qui sait s'il n'y aurait pas là en germe un excellent « duo suisse » qui pourrait renouveler les programmes des « Lieder-Abende », en y faisant une grande place aux mélodies à *deux voix* si négligées aujourd'hui ! — Le jeune talent de Mlle Demont vient aussi d'être officiellement reconnu au *Collège musical belge* dont le jury (J. Blockx, E. Wambach et J. Gurickx) lui a décerné, à l'unanimité, le diplôme de théorie et chant (degré supérieur). Souhaitons à cette vaillante musicienne l'avenir prospère qu'elle mérite.

MAY DE RÜDDER.

FRANCE

Lettre de Paris.

Le mois d'avril fut coupé par les vacances de Pâques, et l'activité musicale des Parisiens se ralentit un peu ; mais elle reprend de plus belle, et voici la « grande saison » qui commence avec ses virtuoses, ses entreprises colossales et ses exhibitions sensationnelles.

A l'Opéra, la reprise de *Gwendoline*, de Chabrier, annoncée à grand fracas, n'a pas produit sur le public de la répétition générale, pourtant très favorablement disposé, l'impression que l'on avait escomptée. Il reste que Chabrier fut un homme d'un prodigieux talent, plein de fantaisie, capable des plus ingénieuses trouvailles, mais impuissant à construire une œuvre de grand style. Pour compléter le spectacle, un lamentable ballet, dont le scénario, signé de Mme Catulle Mendès, au-dessous du médiocre, s'accompagne de musiques diverses, empruntées en grande partie à la collection des charmantes pièces de piano de Chabrier, qui perdent infiniment à être orchestrées : toute cette cuisine au titre prometteur *(Espana)* est bien décevante.

A l'Opéra-Comique, le *Voile du Bonheur*, d'après la comédie de M. Georges Clémenceau, poème de M. Paul Ferrier, musique de M. Charles Pons, nous a fait apprécier une fois de plus l'humour et le charme ironique du talent littéraire de notre ancien président du Conseil ; la musique de ce petit conte, merveilleusement interprété par M. Jean Périer, est aimable. La *Jota*, paroles et musique de M. Raoul Laparra, accompagnait sur l'affiche le *Voile du Bonheur*. C'est de l'art très habile, trop habile, très voyant, très brutal. D'aucuns s'y plaisent. Mais j'avoue qu'une bataille, qui dure tout un acte de vacarme assourdissant, ne me paraît comporter aucun intérêt proprement musical.

Aux Concerts-Colonne des fragments d'un ballet en trois tableaux de Michel Fokin, musique de Maurice Ravel, *Daphnis et Chloé*, furent accueillis avec une curiosité tout à fait sympathique. C'est d'une ingéniosité orchestrale extraordinaire, d'un charme sonore prenant et d'une poésie indéniable ; les rythmes en sont très nouveaux et très vivants. Il y a là de quoi enthousiasmer les raffinés, les délicats, les décadents que nous devenons un peu trop.

Pour notre Jeudi-saint la Schola Cantorum nous donna une très bonne exécution de la *Passion selon St-Jean*, avec le concours des excellents solistes Mlle Pironnay, Mme Marthe Philip, M. Plamondon, M. Gibert, M. Bourgeois, M. Gébelin. Les chœurs eurent de l'élan, de la jeunesse, de la force. L'orchestre seul faiblit parfois.

Les Concerts Chaigneau nous offrirent l'occasion de goûter quelques œuvres rarement jouées, entre autres un *Andante et Variations* fort intéressant de Schumann pour 2 pianos, 2 violoncelles et cor, que j'ignorais absolument.

Au dernier des Concerts Durand nous eûmes la joie d'entendre le 2me *quatuor à cordes* de Vincent d'Indy qui est certainement la plus belle œuvre de musique de chambre qu'on ait composée depuis le *Quatuor* de Franck, et que malheureusement trop peu de quartettistes ont le courage d'inscrire à leurs programmes, tellement ils redoutent la difficulté de la mise au point et de l'interprétation de ces pages admirables. Le quatuor Hayot y fit preuve de réelles qualités ; mais on sentait chez les quatre artistes une inquiétude qui gâtait un peu notre plaisir. Une *Sonate* de Guy Ropartz fut pour le violoncelliste Pollain l'occasion d'un très gros succès : sa sonorité est pure et noble, son jeu franc et sûr ; on regrette seulement quelque fâcheuse recherche de l'effet.

La séance de Mme Wanda Landowska fut une des plus captivantes de toutes celles que les virtuoses ont organisées cette année. On sait quelle habile claveciniste est Mme Landowska ; ou, pour mieux dire, elle est *la claveciniste*, notre unique claveciniste. Elle a travaillé le clavecin comme un instrument très différent du piano, et qui demande une technique toute spéciale ; si bien que quand elle joue du piano, c'est encore en claveciniste, et à ce point de vue l'exécution de la *Sonate en ré majeur* de Mozart sur un excellent Pleyel fut tout à fait curieuse. Mais ce qui faisait surtout l'intérêt de cette soirée, c'est que Mme Landowska avait annoncé qu'elle donnerait au clavecin la *Fantaisie chromatique et fugue* de J.-S. Bach. Nous sommes un peu blasés maintenant sur le charme des exécutions au clavecin des pièces de Couperin et de Rameau. Mais les grandes œuvres pour clavier de Bach, quel effet doivent-elles produire ? Nous le savons maintenant, et Mme Landowska avait eu parfaitement raison de nous vanter d'avance l'avantage du clavecin sur le piano dans l'exécution d'une musique à laquelle conviennent admirablement « ses sons flûtés, ses incisions fines, son ferraillement superbe, ses bruissements mystérieux, sa plénitude dans les « harpégements », ses accords doubles, triples, ou quadruples, et toute la richesse dans l'opposition des sonorités qui lui ont valu le nom d'orchestre d'instruments à cordes. » Cependant quelques auditeurs affirmaient préférer encore, après cette expérience, le « velouté liquide » du piano et sa grande voix chantante

et passionnée. En tous cas, nous sommes heureux de rendre hommage à la très grande artiste qu'est Mme Landowska, à qui nous devons des impressions tout à fait nouvelles et tout à fait rares. Dans le reste du programme nous avons noté deux délicieuses *Polonaises* de W.-Fr. Bach et d'exquises pièces des virginalistes anglais Byrd, Peerson, Richardson et John Bull.

Une jeune pianiste de la « Schola Cantorum », Mlle Veluard, fait beaucoup parler d'elle depuis quelques mois. Elle donne une foule de séances, d'un caractère généralement historique, et dont la dernière, consacrée à l'*histoire de la fugue* pour piano m'a vivement intéressé. Le nom de Mlle Veluard est à retenir.

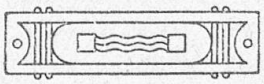
Le grand pianiste Ricardo Vinès a fêté le centenaire de Liszt par une séance consacrée à ses œuvres où il se montra étourdissant de virtuosité. Son interprétation est constamment très fouillée ; elle nous révèle des finesses auxquelles nous n'aurions jamais songé : elle est d'un esprit très pénétrant.

Je n'ai pas très bien compris le but d'une Société artistique nouvelle qui se donne pour mission principale de nous faire entendre beaucoup de Brahms, et dont le premier concert, le 28 avril, salle Roussel, a, paraît-il, parfaitement réussi. Je note simplement le succès de M. Jan Reder, de M. Lennart de Zweygberg et de Mme M. B.

Et voici les séances Ysaye-Pugno qui reprennent. Voici un « Festival Beethoven », avec Weingartner conduisant en quatre soirées les 9 symphonies. Voici la « Saison Russe ». Voici toutes les attractions que chaque printemps nous ramène. Nous en reparlerons dans un mois.

Je terminerai cette lettre par une parole de tristesse. Nous avons perdu notre grand organiste Guilmant, l'un des fondateurs de la « Schola Cantorum », l'un des plus ardents promoteurs de notre renaissance musicale, l'un des plus actifs admirateurs des chefs-d'œuvre de la musique ancienne dont il nous fit connaître tant de pages oubliées ! Et de cette « Schola » qui joua un rôle si important dans l'histoire de la musique française depuis quinze ans, seul M. Vincent d'Indy conserve maintenant la direction morale. Puissions-nous l'avoir encore longtemps parmi nous pour défendre une des conceptions les plus nobles, les plus élevées qu'on se soit jamais faites du rôle de l'artiste, et pour maintenir, au milieu de la diversité des manifestations du génie musical français, une de ses orientations les plus heureuses !

PAUL LANDORMY.



La musique en Suisse

RÉDACTEURS :

Genève : M. *Edmond Monod*, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. *Georges Humbert*, Morges près Lausanne. — Téléphone.
Neuchâtel : M. *Max-E. Porret*, rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. *Jules Marmier*, Estavayer-le-Lac.

GENÈVE. Après Schütz, Bach. La *Passion selon St-Matthieu* du grand Sébastien a pu être donnée cette année à la cathédrale de St-Pierre. C'est là sa place naturelle ; à la salle de concert, elle est fatigante à écouter parce qu'on y voit une œuvre musicale sur un texte biblique. A